ENTRETIEN

Muguraş CONSTANTINESCU[1] avec Marie-Therese MÄDER[2]

Marie-Therese Mäder est la plus jeune chercheuse invitée dans la rubrique « Entretien » de notre revue. Comme on le sait bien, la valeur n'attend pas le nombre des années et les nombreuses activités et initiatives de notre collègue le montrent pleinement.

Leur brève présentation s'impose. Elle est diplômée du lycée français de Berlin et d'un master en langue et littérature françaises, allemand et ethnologie à l'Université Martin Luther de Halle-Wittenberg. De 2010 à 2017, elle est assistante de recherche en études culturelles françaises et espagnoles à l'Institut d'études romanes de l'Université Martin Luther Halle-Wittenberg. Pendant ce temps, elle assure l'organisation de colloques et de journées d'études sur la Première Guerre mondiale et ses représentations mémorielles, sur l'échange culturel franco-allemand et sur l'orientation théorico-méthodologique des études culturelles. Elle y dispense des cours sur les thèmes de la mémoire collective, des transferts culturels et de l'histoire culturelle de la France. En 2017, Marie-Therese Mäder soutient sa thèse de doctorat sur les Idéologues et leur rôle joué dans la « formation de la raison » des élites françaises à la fin du XVIII[e] siècle (à paraître chez Königshausen & Neumann). Depuis 2018, elle co-dirige la revue *SYMPOSIUM CULTURE@KULTUR* qui se donne pour objectif de problématiser les transferts culturels de concepts scientifiques et d'analyser le rapprochement entre *Kulturwissenschaften*, d'une part, et études culturelles/ histoire culturelle, d'autre part. Marie-Therese Mäder est actuellement postdoctorante à l'Université de Brême.

En 2019, elle lance avec la professeure Gisela Febel de l'Université de Brême un appel à communications pour un colloque portant sur le thème « Nature, environnement et écocritique dans les littératures et cultures francophones », censé avoir lieu dans le cadre du 12[e] congrès de l'Association des francoromanistes allemands du 23 au 26 septembre 2020 à l'Université de Vienne. C'est à propos de ce colloque que nous lui avons adressé quelques questions, auxquelles notre jeune consœur a eu la gentillesse de répondre.

M.C. : *Chère collègue, je vous remercie, tout d'abord, d'avoir accepté cet entretien pour la revue* Atelier de traduction. *Je voudrais savoir qui a eu l'idée de choisir cette thématique autant généreuse qu'actuelle – « Nature, environnement et écocritique dans les littératures et cultures francophones » – comme axe transversal du 12[e] congrès de l'Association des francoromanistes allemands : vous ou la professeure Gisela Febel ?*

M.-T.M. : Merci à la revue *Atelier de traduction* d'avoir rendu possible cet entretien et les réflexions qui en découlent. Car c'est bien cela un entretien, il permet d'approfondir des questions particulières et invite à repenser les choses

[1] Université « Ştefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, mugurasc@gmail.com.
[2] Université de Brême, Allemagne, marie.maeder@gmx.de

BDD-A32392 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:59:00 UTC)

d'un autre point de vue. Dans le cas présent, l'idée et le thème du colloque sont étroitement liés à mon projet de recherche actuel qui est dirigée par la professeure Gisela Febel. J'y analyse dans une perspective diachronique, de l'époque coloniale à nos jours en passant par les Lumières, les discours littéraires et culturels sur la nature dans les Caraïbes françaises, prenant comme point de départ les discours écocritiques et écopoétiques contemporains. Lorsque l'Association des francoromanistes allemands annonçait que le prochain congrès porterait sur l'image du « carrefour » conçu comme espace de rencontres multiples, le sujet me paraissait bienvenu pour discuter mon projet avec un public plus large. Parallèlement, j'animais un séminaire avec Gisela Febel où il était question d'examiner de près les relations entre nature, environnement et humains dans la littérature antillaise francophone. L'un de nos cours portait sur la littérature et l'engagement écologistes chez Raphaël Confiant et Louis Boutrin face au scandale du chlordécone ; le chlordécone étant un pesticide utilisé dans les Antilles françaises et dans le monde Atlantique francophone pendant plus de vingt ans, de 1972 à 1993, contre le charançon du bananier et d'autres insectes attaquant les bananiers malgré son interdiction en France depuis 1990. Il est donc difficile de dire qui a finalement eu l'idée de soumettre la thématique aux organisateurs du congrès. Je dirais plutôt que le colloque est le fruit de nos recherches mutuelles.

M.C. : *Jusqu'en 2019, vos axes de recherche prioritaires concernent surtout la circulation des savoirs et les fondements épistémologiques des études culturelles avec une attention particulière à ses impulsions dans la « romanistique » allemande. Qu'est-ce qui a déterminé l'ouverture envers ce nouvel axe de l'écocritique et l'écopoétique ?*

M.-T.M. : En 2018, j'ai eu la chance de rejoindre l'équipe de recherche de Gisela Febel à l'Université de Brême pour travailler dans le cadre d'un projet sur « La circulation et la transformation transatlantiques des idées des Lumières », mené conjointement avec Natascha Ueckmann et Ralph Ludwig à l'Université Martin Luther de Halle-Wittenberg et avec le soutien de la Fondation allemande pour la recherche (Deutsche Forschungsgemeinschaft/ DFG). Le projet partait de l'hypothèse que les Lumières ont été, depuis le début, un mouvement global, et que les idées circulaient au-delà de l'Atlantique, imprégnant les Caraïbes de manière décisive. Une autre hypothèse a été que les différentes valeurs et les différents concepts des Lumières ne furent pas seulement réemployés, adaptés et transformés, mais qu'une partie essentielle de leur message est en effet due à l'échange avec les Amériques et l'Afrique. C'est dans ce contexte que j'ai commencé à m'interroger sur la manière dont les particularités historiques, sociales et géographiques des espaces caribéens donnent forme à une expérience singulière de la nature, et donc à une « écopoétique » spécifiquement caribéenne.

M.C. : *Dans l'appel à communications du colloque, signé par la professeure Febel et par vous, j'ai retenu la précision « La section se focalise surtout sur des questions littéraires et culturelles ». Je vous prie de développer un peu cette idée et d'expliquer quelles sont, selon*

BDD-A32392 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:59:00 UTC)

vous, selon l'équipe de recherche dont vous faites partie, les rapports entre nature et culture, qu'on voit souvent en rapport d'opposition.

M.-T.M. : Dans la pensée philosophique européenne, le dualisme entre « nature » et « culture » constitue l'un des fondements de l'épistémologie moderne. Aujourd'hui, nous savons que ces notions sont des catégories historiquement construites. Depuis le début des années 1960, époque où le culturalisme triomphait, de nombreuses recherches en anthropologie et en ethnologie ont conduit, non seulement à des redéfinitions du partage entre nature et culture, mais même à une remise en cause du paradigme lui-même. C'est notamment le cas des travaux engagés par Philippe Descola. Dans son étude monumentale *Par-delà nature et culture* (2004) il propose un nouveau cadre conceptuel quant au fonctionnement de l'esprit humain et montre que d'autres cultures que celle dite « occidentale » ne connaissent pas cette dichotomie et n'ont pas besoin d'elle pour élaborer une compréhension de l'homme dans le monde. Or, la distinction classique entre nature et culture ne semble nulle part moins opérante que dans l'archipel caribéen, pour en revenir à notre terrain d'exploration. Plus qu'ailleurs, la nature est liée à l'histoire, à la question coloniale, et cela à bien des égards. Que ce soit au regard des multiples transplantations botaniques ou au vu des déboisements systématiques pour remplacer les forêts par des plantations de tabac, de canne à sucre et de coton. La plantation coloniale étant par ailleurs un exemple emblématique qui montre que l'exploitation de la nature et l'exploitation de l'humain sont indissociables, puisque c'est pour tirer profit de l'agriculture caribéenne que furent mis en place la traite négrière et le système de l'esclavage. Prise dans cette histoire, la nature n'est donc pas et ne peut pas être un simple arrière-plan. Elle est le lieu où s'ancrent les identités caribéennes dans toute leur complexité. En revanche, une étude écocritique des paysages littéraires et culturels des Caraïbes, telle que nous la poursuivons dans notre projet de recherche et telle que nous la proposons dans notre appel à communications, passe nécessairement par une réarticulation des oppositions binaires entre nature et culture.

M.C. : *Dans le même appel, vous, les initiatrices et organisatrices du colloque, proposez une riche problématique qui touche à la fois aux études postcoloniales, à l'imaginaire dystopique, assez copieux ces derniers temps, pour atteindre également les théories relatives à la diaspora, l'expulsion, l'hybridité. Ce dernier aspect me semble particulièrement intéressant et je vous prie de nous présenter votre opinion relative à ce sujet.*

M.-T.M. : L'historiographie traditionnelle a longtemps véhiculé la thèse que la diffusion des savoirs se serait uniquement effectuée depuis l'Europe vers le monde. Or, cette représentation de l'histoire qui repose sur la reproduction d'un schéma eurocentrique valorisant le « centre » au détriment de la « périphérie » est de plus en plus remise en question. On peut ainsi observer que, sous l'impulsion des études postcoloniales et de l'histoire croisée, l'accent est mis sur des modèles plus complexes qui pensent le monde en termes de circulation, d'histoires connectées et enchevêtrées. L'image de l'archipel,

BDD-A32392 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:59:00 UTC)

confortée par l'auteur martiniquais Édouard Glissant, traduit d'ailleurs très bien cette idée selon laquelle nous vivons dans un monde polycentrique qui n'est pas constitué de « centres » mais de « réseaux ». Même si certaines de ces approches présentent elles aussi de nombreuses limites théoriques et idéologiques, elles apportent une nouvelle dimension, invitant à réfléchir sur l'héritage colonial dans les mondes francophones et au-delà.

M.C. : *Un autre thème qui m'a semblé très stimulant dans votre appel était « le potentiel des approches écocritiques dans les littératures francophones anciennes et contemporaines ». Quelles étaient vos attentes d'initiatrices et organisatrices de colloque dans ce sens ? Et, quand vous évoquez les littératures anciennes, vous allez jusqu'où ? Au XVII*[e] *siècle, plus loin encore dans le temps ?*

M.-T.M. : J'admets que nous nous sommes inspirées de cette formule chez Stéphanie Posthumus, figure clé dans la recherche contemporaine. L'idée majeure est que l'écocritique, bien que fondée sur une préoccupation pour les problèmes environnementaux mondiaux, ne peut pas être « transférée » d'une culture à l'autre. Rappelons rapidement que l'écocritique est née au début des années 1990 dans les milieux universitaires anglo-saxons et qu'elle a fait son apparition dans l'Hexagone et dans l'espace francophone il y a seulement une dizaine d'années. Je ne reviendrai pas sur les raisons de ce décalage temporel, mais il est crucial de les prendre en considération parce qu'elles renvoient à différents positionnements épistémologiques. Or, en parlant du « potentiel des approches écocritiques » au pluriel, nous avons voulu adopter une perspective plus large, prenant en considération les diverses orientations de la recherche, les spécificités liées aux traditions disciplinaires mais aussi les enjeux socio-politiques et les nombreux débats encore ouverts. Il s'agit donc de bien plus que de simples nuances sémantiques. Dans cette même logique, il nous a semblé fructueux d'ouvrir la réflexion à des textes de tout genre, de toute provenance et de toute époque.

M.C. : *Pour ce qui est du plan spatial, on remarque un intérêt particulier pour les littératures caribéennes, subsahariennes, canadiennes et latino-américaines. Qu'est-ce qui motive, explique cet intérêt ?*

M.-T.M. : Je préciserais que nous avons cité les littératures caribéennes, subsahariennes, canadiennes et latino-américaines dans une double perspective. D'une part, pour souligner que l'échelle géographique de l'enquête écocritique s'est considérablement élargie ces dernières années. D'autre part, pour mettre en lumière le rapprochement qui s'est opéré entrel'écocritique et les théories postcoloniales, permettant de réfléchir à la crise écologique mondiale en abordant des thèmes tels que la déforestation, la désertification, l'exploitation des ressources naturelles, les catastrophes naturelles ou encore le tourisme de masse.

M.C. : *En ce qui concerne les « histoires naturelles », on évoque surtout des relations de voyage dans des régions moins connues à l'époque, or ce genre littéraire est un peu plus vaste.*

BDD-A32392 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:59:00 UTC)

Je dois comprendre que c'est ce qui vous intéresse particulièrement par rapport à votre thématique ?

M.-T.M. : C'est vrai qu'il y a un intérêt spécifique pour la littérature de voyage et que cet intérêt émane de la thématique de notre projet de recherche. En effet, le genre viatique se prête particulièrement bien pour une étude diachronique des discours écocritiques dans les littératures caribéennes parce qu'il permet de retracer les représentations de la nature à l'époque des premières expéditions coloniales et de reconstituer les échos de cet héritage épistémologique dans la littérature contemporaine. Ainsi, le XVII[e] siècle voit apparaître les premières « histoires naturelles », textes transgénériques qui recèlent récits d'aventures, réflexions personnelles, descriptions anthropologiques et traités botaniques, où la nature y est classée, nommée et analysée de même qu'elle y est célébrée comme un paradis retrouvé. Pour les écrivains des Caraïbes, le défi consiste à repenser la tradition de ces récits pour établir un rapport non colonial avec les natures archipéliques.

M.C. : *En regardant le programme du colloque, annulé malheureusement à cause des conditions sanitaires mais « converti » heureusement en volume collectif, j'ai vu une très riche et stimulante palette de propositions, en jugeant, selon les titres. C'est également votre sentiment et celui de la professeure Febel, en tant qu'organisatrices et, par la suite, directrices d'ouvrage à la lecture des articles ?*

M.-T.M. : Nous avons en effet été surprises par le nombre de suggestions reçues et la variété des sujets proposés, tant sur le plan générique que sur le plan thématique. Bien qu'un travail de synthèse reste encore à faire, quelques observations peuvent être faites. Ainsi, il est intéressant de remarquer que le corpus des textes étudiés couvre un vaste spectre de productions littéraires englobant des genres et sous-genres tels que le roman, le théâtre, la poésie, la chanson, l'utopie et le conte. Des genres comme la littérature de voyage ou la science-fiction n'ont pas été considérés. Aussi, les intervenants n'ont pas suivi notre invitation à se pencher sur des textes anciens et d'entreprendre des (re)lectures écocritiques d'œuvres « classiques » ou « méconnues » dont les enjeux écologiques n'ont pas encore été mis à jour. En revanche, l'accent a été mis sur la littérature contemporaine et le roman, seules trois contributions ont choisi le XIX[e] siècle comme terrain de prédilection. Du reste, on constate une forte concentration sur les littératures maghrébine et subsaharienne, suivie par les littératures caribéenne, française et québécoise. Signalons aussi que l'œuvre de J. M. G. Le Clézio est de loin celle qui a été choisie le plus fréquemment. Somme toute, nous avons reçu plus d'une trentaine de propositions passionnantes dont la plupart viennent de chercheurs rattachés à diverses universités françaises et étrangères, dépassant largement les aires francophones puisque nous avons également reçu des propositions issues de chercheurs travaillant au Royaume-Uni, en Iran, en Serbie et en Croatie. Cela semble affirmer que l'écocritique se porte bien à l'échelle mondiale. Notons toutefois que la réaction de la part de nos collègues germanophones a été plutôt faible, ce

BDD-A32392 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:59:00 UTC)

qui est étonnant si l'on considère que le colloque a été envisagé dans le cadre du congrès de l'Association des francoromanistes allemands. Il serait intéressant de s'interroger sur les raisons de ce « silence », tout en jetant un regard sur les évolutions dans les philologies voisines, notamment dans la germanistique et les études anglophones et espagnoles qui semblent déjà bel et bien avoir intégré les approches écocritiques dans leurs programmes universitaires.

M.C. : *Comme notre revue s'intéresse particulièrement à la traduction, je voudrais savoir si la problématique du passage d'une langue-culture à l'autre a été touchée, traitée par quelques contributeurs ?*

M.-T.M. : En fait, chère collègue, vous êtes la seule auteure à avoir traité les enjeux liés à la traduction et il est vrai que nous avons accordé peu d'attention à cette problématique dans notre appel à communications. Elle nous a tout de même occupé et elle ne cesse de nous occuper dans la mesure où la « romanistique » allemande est avant tout une discipline philologique. Nous avons été confrontées au double défi d'esquisser le cadre de notre réflexion en fonction de la terminologie française et de trouver les équivalences en allemand. Pour des raisons pratiques, nous avons finalement décidé de choisir le français comme langue unique du colloque. Il serait toutefois souhaitable d'approfondir ces questions et de réfléchir à la manière dont des concepts-clés tels que l'« écocritique » et l'« écopoétique », qui renvoient à des contextes idéologiques spécifiques, sont transférés d'une langue-culture à l'autre.

M.C. : *Chère collègue, je vous remercie infiniment de vos réponses !*

BDD-A32392 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 19:59:00 UTC)